

ÉDITORIAL  
*Natures Sciences Sociétés* 1993, 1(1)

MARCEL JOLLIVET, JEAN-MARIE LEGAY et GERARD MÉGIE  
Rédacteurs en chef

« Natures, sciences, sociétés » :  
un titre, un champ de réflexion, une ambition.

Le titre définit les contours du projet : mieux comprendre les rapports entre ces trois termes et pour cela se donner les moyens de mieux les analyser. Ces rapports en effet sont en crise, comme en témoignent deux préoccupations aussi actuelles que celle des conséquences sociales des applications médicales de la biologie et celle des incidences des activités humaines sur l'environnement. Il est clair que derrière toutes ces interrogations, une seule et même question est en cause qui peut être ainsi formulée : comment les sociétés humaines peuvent-elles gérer leurs rapports au vivant - et donc s'inscrire dans la biosphère et la géosphère - pour autant que leur propre devenir en dépend ?

Toutes les sociétés humaines sont concernées. Certes, c'est dans les sociétés industrialisées que les problèmes sont posés et les débats ouverts. Mais cela ne signifie pas, loin de là, que tout aille pour le mieux dans les sociétés traditionnelles. Il y a sans nul doute des leçons à tirer des savoir-faire et des cultures de ces sociétés mais à condition de bien prendre garde de ne pas projeter sur elles un désir de paradis qui les mythifie et qui mystifie. Par ailleurs, le sous-développement peut entraîner, tant en ce qui concerne la santé que l'environnement, des pratiques humaines au moins aussi préoccupantes que celles qui ont cours dans les sociétés industrialisées. Et puis la question du développement des pays dits « moins avancés » ou « sous-développés » soulève de nouvelles contradictions, annonciatrices de nouveaux débats, de nouvelles stratégies, voire de nécessaires réaménagements dans les rapports internationaux. En outre, pas plus les pandémies que les pollutions ne connaissent de frontières. Enfin le problème de la démographie de la population humaine est posé désormais à l'échelle mondiale. Nous sommes plus que jamais dans le temps du monde fini dont parlait Paul Valéry. Simplement cette finitude n'est plus uniquement géographique : elle est écologique au sens large du terme.

C'est pour l'essentiel sur la base des connaissances scientifiques que se sont fondées les techniques et les industries modernes aujourd'hui accusées. Les sciences sont aussi à l'origine de nouvelles représentations de la matière, de la vie, de l'univers, etc., qui influencent profondément la vie symbolique et l'organisation concrète des sociétés modernes. Or, la position de la science dans ces sociétés est pour le moins ambiguë, puisque ce sont les scientifiques qui attirent l'attention sur des risques graves engendrés par des activités humaines qui dérivent d'elle et de la connaissance qu'elle produit ! Et, dans le même temps où elle est accusée de tous les maux, c'est d'elle que l'on attend les solutions ! Ces paradoxes apparents ont besoin d'être expliqués et ces contradictions dépassées si l'on veut sortir d'un confusionnisme porteur de tous les dangers. Ainsi deux raisons font qu'il faut mettre la science au cœur de notre démarche : c'est d'abord que, de fait, elle y est et ensuite qu'elle doit clarifier sa façon d'y être. C'est bien pourquoi elle est au centre du titre de cette revue. Ceci suppose une réflexion très affinée sur la démarche scientifique prise en elle-même et considérée dans ses rapports avec la société, sur les techniques qui jouent dans ceux-ci un rôle essentiel, ainsi que sur la science en général en tant que composante des systèmes symboliques qui organisent les rapports entre les sociétés humaines, la biosphère et la géosphère.

L'ambition est donc de trouver les chemins par lesquels cette clarification peut se faire. Une hypothèse méthodologique centrale présidera à cette recherche : celle de la nécessité de l'interdisciplinarité. À cela trois raisons.

La première procède du constat selon lequel, qu'il s'agisse de l'environnement ou de la santé, les disciplines et spécialités concernées sont nombreuses et variées. Il faut donc qu'elles s'expriment toutes côte à côte pour que les problèmes abordés soient traités dans la multiplicité de leurs

dimensions. Belle évidence, pétition de principe, voire pur truisme, dira-t-on ! Il n'en demeure pas moins que la division du travail scientifique va encore très largement à l'encontre de ces recompositions de la culture scientifique que l'on peut juger nécessaires. Surtout si, comme c'est le cas dans les domaines dont il est question ici, les questions traitées ont des dimensions à la fois « naturelles » (physiques, chimiques, biologiques) et sociales (économiques, sociologiques, juridiques...) et doivent être simultanément traitées dans ce double registre. Ceci requiert une interdisciplinarité à très large spectre encore rarement pratiquée et donc largement inexpérimentée.

La seconde raison prolonge la première. Elle renvoie l'extrême diversité des points de vue sur les problèmes abordés. Du côté des sciences, ceci est vrai de discipline à discipline, voire de spécialité à spécialité ; ceci est vrai également de société à société et même de groupe social à groupe social. À chacun sa nature, pourrait-on dire. C'est la raison pour laquelle chacun des termes du titre de la revue a été mis au pluriel : il n'y a pas plus de conception unitaire de la « nature » qu'il n'y a de science unifiée ou de société et de culture planétaires : toute conception de la « nature » est l'expression d'enjeux de connaissance, de pouvoir et d'intérêts.

Cette diversité est un fait dont doit prendre acte toute démarche scientifique. Elle contient et offre à la créativité scientifique la richesse du pluralisme, elle contraint à l'ouverture et à la constante remise en question. Mais encore faut-il, pour qu'elle joue un rôle positif, que les différents points de vue soient non seulement confrontés, mais conjointement soumis à l'épreuve de la réflexion, de l'observation et de l'expérience qui seule peut permettre leur fécondation réciproque et donc le dépassement des controverses stériles. Il faut trouver les termes et les modalités de ces mises à l'épreuve de discipline à discipline et les rendre de plus en plus praticables afin de favoriser l'avancée des connaissances en jouant sur la fécondité des marges et des interrogations croisées.

La troisième raison renvoie à la technique et à l'action qui sont au cœur de tout ce dont il est question ici puisque ce sont les actions de l'homme et les techniques qu'il manipule qui sont réputées être à l'origine des problèmes posés et que c'est également par l'action et en recourant des innovations techniques et sociales que l'on espère trouver les solutions. L'analyse des processus en cause, qu'ils soient de l'ordre de la nature ou de celui de la société, inclut celle des activités humaines qui s'y projettent et est orientée vers l'idée d'une solution.

Besoin de connaître et besoin d'agir s'interpénètrent indissolublement comme les deux faces d'une même nécessité. L'acquisition de connaissances fondamentales, celle de connaissances pour l'action et une meilleure connaissance de l'action elle-même sont indissociables et doivent apprendre aller de pair et à se concevoir ensemble. Culture scientifique (au sens large du terme), culture technique et culture tout court doivent se resituer les unes par rapport aux autres et se ressourcer les unes dans les autres, car, s'il s'agit de mieux comprendre les rapports entre « sociétés, sciences et natures », c'est pour mieux définir ou pour redéfinir les principes qui les gouvernent.